

REVUE DU THÉÂTRE 8, 1836, pp. 219-221.

Les *Huguenots* poursuivent avec éclat leur radieuse carrière, versant des torrens d'harmonie sur les opposans obscurs ou célèbres qui, à l'apparition de ce chef-d'œuvre, avaient protesté contre l'admiration générale. L'unanimité des éloges nous eût fait douter presque de Meyerbeer; la médiocrité seule ne porte ombrage à personne et reçoit bon accueil de tout le monde. La divinité faite homme a été huée, injuriée, flagellée; les hommes de génie, ces rares émanations célestes, ont tous aussi la couronne d'épines. Heureux lorsque ce n'est pas la postérité seule qui les venge; heureux lorsqu'ils trouvent, comme notre illustre musicien, assez de justice et d'impartialité dans leur siècle pour opposer l'enthousiasme des masses aux attaques passionnées de quelques-uns.

Vingt-trois représentations consécutives des *Huguenots* ont déjà eu lieu; l'appréciation des beautés de cette œuvre a été *crescendo*; elle a suivi son intelligence: //220// cela devait être. Toutefois, malgré ce brutal argument du fait qui légitime l'ouvrage et lui imprime la sanction publique, la critique consciencieuse quoique réduite à la plus maigre curée, ne doit pas donner sa démission. Il lui reste quelques bribes; elle doit les ramasser. Il faut bien qu'elle se soutienne pour pouvoir prendre plus tard sa part des festins que, dit-on, l'admiration se hâte de lui préparer. Les *Huguenots* lui font les dents longues; gare à l'embryon avorté destiné à la dédommager de ce jeune forcé.

Les deux derniers actes et le troisième tout entier nous ont toujours paru aussi admirables; le drame y circule au milieu de la musique, l'anime, la passionne. Nous ne redirons pas nos impressions, nous nous bornerons à les confirmer. Mais, pendant les deux premiers qui tiennent, comme on sait, assez peu à l'action, le public qui va bientôt devenir l'esclave du musicien, qui s'exaltera, pleurera, frémira à son gré, ne me paraît pas assez saisi, assez préoccupé; il est trop au concert, dans le deuxième acte surtout dont la musique délicieuse n'a d'autre tort que de n'être pas placée dans un cadre convenable, le spectateur a trop de liberté et en effet il en use; il en abuse même au point d'exprimer quelquefois son impatience d'être arrivé au troisième acte.

L'exécution de cet ouvrage est toujours généralement satisfaisante, quand elle est confiée aux acteurs qui ont créé les rôles; mais les transpositions n'ont pas été heureuses.

Dérivis, si bien placé dans le rôle du comte de Nevers, de ce jeune seigneur gracieux et noble, manque un peu de cette âpreté, de cette rondeur à laquelle nous a accoutumé Levasseur.

Ferdinand Prévost a été un des hommes les plus utiles à l'Opéra; doué d'une voix assez belle, tant qu'elle a duré, il a rempli quelques rôles supérieurs, sinon avec grand succès, du moins sans nuire à l'ensemble des ouvrages; mais, aujourd'hui que ces cordes hautes ne peuvent plus vibrer qu'à côté du ton, il devrait jouir dans le repos du fruit des services qu'il a rendus à l'Académie royale. Le rôle de St-Bris si important surtout dans le quatrième acte, déplorablement chanté par lui compromet l'effet des deux scènes où se prépare la Saint-Barthelemi [Saint-Barthélemy]. Prévost est

aujourd'hui un véritable boulet que sont condamnés à traîner à la remorque ses camarades et l'orchestre.

Enfin, mademoiselle Nau qui a remplacé nouvellement mademoiselle Flécheux dans le rôle du page Urbain, mérite des encouragemens. Elle a, on le voit, de l'étude: c'est une bonne élève. Mais sa vocalisation, d'ailleurs très-facile et juste dans les intonations, n'est pas toujours sûre; elle manque, dans sa manière de phraser, de cet aplomb, de cette largeur qui décèlent la confiance du maître; peut-être, en général, précipite-t-elle trop ses traits, ne lie-t-elle pas suffisamment ses transitions, n'use-t-elle pas avec assez d'habileté des ports de voix. D'ailleurs son instrument est pur, agréable; il a, ce nous semble, assez d'étendue. Bien que cette dernière remarque ne soit pas exclusivement musicale, sensibles à l'harmonie des formes comme à celles des sons, nous ne pouvons nous dispenser de constater que sa jambe est admirablement faite, et que sous ce rapport mademoiselle Maria Flécheux a beaucoup à redouter de celle qui lui a succédé.

Encore un mot sur la musique de Meyerbeer et en particulier sur celle des *Huguenots*. Ce mot ne sera peut-être ni nouveau ni piquant par son originalité: et nous nous en applaudissons presque, parce qu'il a plus de chance d'être vrai.

Deux écoles célèbres se disputent le sceptre de l'empire musical, dans lequel l'harmonie devrait toujours régner et d'où, comme on le sait, elle est souvent bannie. L'Italie et l'Allemagne font valoir leurs prétentions. Chacune de ces écoles appelant //221// à son aide toutes les ressources de l'inspiration et du savoir, cherche, en séduisant nos oreilles, à capter notre âme, à s'emparer de notre esprit. Pour nous, juge obscur de ce débat, nous n'avons garde de dire à aucune des deux rivales: *la cause est entendue*.... Non, parlez, chantez toujours! Que la procédure entasse pièces sur pièces, nous écouterons toutes vos mélodieuses requêtes.... Continuez, nous ne sommes pas pressés de juger; que la conciliation nous épargne, s'il se peut, un arrêt qui, d'ailleurs, rassurez-vous, ne contiendrait aucune proscription.

Et pourquoi cette facilité de notre part à accepter des impressions et à accueillir des prétentions si différentes? C'est que, par un heureux privilège géographique de notre pays, nous nous trouvons participer du nord et du midi, et que nous pouvons sentir cette double poésie musicale échappée soit à une imagination échauffée par un soleil brûlant, soit à l'âme qui, se repliant sur elle-même, conserve, pour la vie intime, cette chaleur qu'elle dispute à son ciel gris et nébuleux. Ces deux écoles musicales d'abord si tranchées, rejetant leurs élémens trop exclusifs, semblent aujourd'hui tendre à un rapprochement. *Guillaume Tell* l'a déjà préparé; *Robert le Diable* et les *Huguenots* en particulier portent le caractère de cette transaction qui peut devenir si féconde pour l'avenir du drame lyrique français.

C'est ainsi qu'en appréciant aussi vivement que qui que ce soit toutes les beautés des deux écoles aujourd'hui rivales, et en n'en

proscrivant aucune, nous comprenons cependant une école française, plus appropriée en quelque sorte aux exigences de notre climat. Et en effet, si nous lui devons des goûts et des habitudes sociales qui ont marqué d'un cachet particulier notre civilisation, pourquoi nos goûts et nos habitudes musicales ne subiraient-ils pas aussi son inévitable influence?

Honneur et gloire aux hommes de génie, qui, abdiquant en quelque sorte leur propre nationalité, ont découvert et fécondé déjà le germe du vrai drame lyrique français; honneur et gloire à l'illustre auteur de *Guillaume Tell*; honneur et gloire à l'illustre auteur de *Robert* [*Robert le Diable*] et des *Huguenots!!!*

Hippolyte PRÉVOST.

REVUE DU THÉÂTRE 8, 1836, pp. 219-221.

<b>Journal Title:</b>	REVUE DU THÉÂTRE
<b>Journal Subtitle:</b>	
<b>Day of Week:</b>	
<b>Calendar Date:</b>	1836
<b>Printed Date correct:</b>	
<b>Volume Number:</b>	TOME 8
<b>Year:</b>	2 <sup>e</sup> ANNÉE
<b>Series:</b>	
<b>Issue:</b>	
<b>Pagination:</b>	219 à 221
<b>Title of Article:</b>	LES HUGUENOTS.
<b>Subtitle of Article:</b>	(Musique. – Quatrième Article.)
<b>Signature:</b>	Hippolyte Prévost
<b>Pseudonym:</b>	
<b>Author:</b>	Hippolyte Prévost
<b>Layout:</b>	Internal main text
<b>Cross reference:</b>	REVUE DU THÉÂTRE 7, 1835-1836, p. 304; REVUE DU THÉÂTRE 7, 1835-1836, pp. 364-367; REVUE DU THÉÂTRE 7, 1835-1836, pp. 396-397.